

**Les Vardules : exposé historique et linguistique
concernant les “ Guipuzcoans ” de l’Antiquité et
quelques autres peuples de l’Hispania et de l’Aquitania
de l’époque romaine**

Hector Iglesias

► **To cite this version:**

Hector Iglesias. Les Vardules : exposé historique et linguistique concernant les “ Guipuzcoans ” de l’Antiquité et quelques autres peuples de l’Hispania et de l’Aquitania de l’époque romaine. Revista portuguesa de Arqueologia, 2008, 11 (2), pp.159-170. <artxibo-00338137v2>

HAL Id: artxibo-00338137

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00338137v2>

Submitted on 3 Nov 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Vardules: exposé historique et linguistique concernant les “Guipuzcoans” de l’Antiquité et quelques autres peuples de l’Hispania et de l’Aquitania de l’époque romaine

HECTOR IGLESIAS*

R É S U M É

L’auteur souligne une similitude existant entre trois ethnonymes historiques attestés durant l’Antiquité: l’un pyrénéen et les deux autres, illyrien et lusitanien.

A B S T R A C T

The author reminds of a similarity between three historical ethnonyms: one Pyrenean and two others, Illyrian and Lusitanian.

Les présumés ancêtres des actuels Guipuzcoans étaient connus dans l’Antiquité sous le nom de Vardules. Strabon (*Géographie*, III, 4, 12), dont l’œuvre se base en grande partie sur les écrits de Posidonius d’Apamée, qui rédigea une partie de son ouvrage vers 72 av. J.-C., mentionne en effet les “Bardyètes, qu’on appelle aujourd’hui Vardules”.

Ce peuple dont le territoire recouvrait *grosso modo* le Guipuzcoa actuel, nous est connu, à en croire les dires de Strabon, grâce à Posidonius. La forme *Vardūli*, var. *Vardūlli*, paraît quant à elle avoir une origine plus récente. Il se peut cependant que Posidonius ait également cité, outre la forme en *-ēt-es*, une autre en *-ūl-i* après avoir comparé entre elles deux sources différentes et par la suite égarées. Les deux formes auraient été reprises ultérieurement par Strabon (*Géographie*, III, 3, 6); pour la question des suffixes en *-ēt-es* et *-ūl-i* caractéristiques de la péninsule Ibérique et du bassin méditerranéen, voy. *infra*.

Les Vardules ou Bardyètes (Méla, III, 15; Plin., III, 26, 27) auraient également été appelés, comme on le verra par la suite, Bardyéens (en ce qui concerne l’explication de la graphie *y*, cf. *infra*).

Ces derniers sont notamment connus pour avoir, entre autres, formé la garde personnelle du célèbre général et homme politique romain Marius.

Ces escortes ou boucliers humains, une sorte de protection armée d'élite dont s'entouraient généralement les hauts dignitaires romains, étaient essentiellement composés à l'époque de populations ibériques. Suétone (*Auguste*, XLIX) raconte en effet que toute la garde prétorienne — c'est-à-dire les soldats d'élite chargés à l'époque romaine de la protection des consuls et par la suite des empereurs — constituant l'escorte rapprochée de l'empereur Auguste était constituée de *Vascones*, c'est-à-dire les ancêtres des actuelles populations navarraises. Et on sait également, toujours d'après Suétone, que la garde personnelle de Jules César était entièrement formée de "gardes espagnols qui l'escortaient, armées de glaives" (Suétone, *Caesar*, LXXXVI). Par la suite César décida, ajoute Suétone, de se passer de cette escorte armée "par suite de son entière confiance dans le dernier sénatus-consulte et le serment des sénateurs".

Peu de temps après, aux Ides de mars de l'an 44 av. J.-C., il mourut assassiné. Un des principaux conspirateurs avait pour nom *Caius Cassius Longinus* (c'est ce même Cassius que Brutus, son principal complice, avait appelé "le dernier des Romains"). On sait par ailleurs que le frère ou le cousin de ce *Cassius*, un certain *Quintus Cassius Longinus*, fut propréteur de l'Espagne Ulérieure en 48 av. J.-C.

Or, un auteur de l'Antiquité non identifié, probablement Aulus Hirtius, un lieutenant de César, raconte dans un ouvrage intitulé *A propos de la guerre d'Alexandrie* que la garde personnelle de ce *Quintus Cassius* était également formée d'"Espagnols", c'est-à-dire au sens classique du terme, c'est-à-dire les habitants de la péninsule Ibérique ou de l'*Hispania* romaine; le terme employé par la plupart des auteurs de l'Antiquité pour désigner les habitants de la Péninsule est celui d'"Ibères", gr. Ἰβήρες, une expression désignant alors l'ensemble des populations de cette contrée et qu'on traduit d'ordinaire, dans les cercles érudits pétris de culture classique, par "Espagnols", c'est-à-dire l'*homo hispanicus*: l'habitant de l'Hispanie ou Ibérie de l'Antiquité, plus exactement de *Berones* ou Bérans, les ancêtres des actuels habitants de La Rioja — une escorte grâce à laquelle d'ailleurs il survécut à un attentat qui faillit lui coûter la vie, une attaque dont il fut l'objet de la part de ses administrés du Sud de l'Hispanie à l'époque de son mandat dans la région (cf. *De bello Alexandrino*, LIII, 3: "... L. Licinius Squillus se précipite sur Longinus déjà terrassé, et lui fait quelques légères blessures. — LIII. (1) On accourt à la défense de Cassius, car il avait toujours près de lui une garde de Bérans et plusieurs vétérans armés de dards. (2) Ceux-ci ferment le passage au reste des conjurés qui venaient à la file pour achever l'assassinat...").

Par ailleurs, quelques auteurs ont cru voir dans le nom de peuple *Berōnes* une racine "pré-indo-européenne" **BeR-* ayant une valeur oronymique (< *ber-ōn-es*), elle-même variante d'une base **BaR-* (Rostaing, 1973, p. 93).

Le fait que les gardes du corps de César, de Cassius Longinus et d'Auguste, et avant eux ceux de Marius, aient été recrutés parmi les populations originaires de la Péninsule (c'est-à-dire issues d'un territoire que les Romains avaient baptisé *Hispania*) s'explique peut-être par le caractère de ses habitants. En effet, bien que la versatilité des "Espagnols" de l'Antiquité fût grande, inconstance qui les poussait constamment à changer de camps au gré des circonstances, ceux-ci étaient cependant appréciés à Rome en raison de leur intrépidité, leur endurance, leur célèbre agilité: Tite-Live signale souvent la remarquable vélocité des habitants du pays, notamment des Ibères de la vallée de l'Ebre, qui, à l'époque de la deuxième guerre punique opposant Rome à Carthage (entre 218 et 202 av. J.-C.), "courageaient aussi vite que des chevaux" (Tite-Live, *Histoire romaine*, XXV, 34).

Les gardes fanatiques de Marius

Pour ce qui est des gardes de Marius, considérés manifestement d'origine hispanique, il devait s'agir d'esclaves fugitifs, esclaves que Marius avait dû acquérir ou enrôler comme mercenaires — du fait dans le cas présent de leur condition de proscrits — lors des campagnes militaires qu'il mena en Hispanie, en particulier lors du siège de Numance en 133 av. J.-C.: célèbre et éprouvante guerre au cours de laquelle il se distingua sous les ordres de Scipion avant de devenir par la suite propréteur de l'Espagne Ulérieure qu'il s'employa à purger des nombreux "maraudeurs" et "brigands" qui la désolaient — probablement des Lusitaniens qui constituaient alors le plus puissant des peuples ibériques et dont la réputation de *bandoleros*, la ruse et l'habileté étaient connues depuis plusieurs décennies.

C'est en effet, écrit Plutarque (*Marius*, XLIII, 4; XLIV, 9 et *Sertorius*, V, 7), lors de son retour d'exil à Rome en 87 av. J.-C. que Marius ramena avec lui, afin de semer la peur parmi ses adversaires politiques (tels que *Marcus Antonius*, dont on sait qu'il mourut sous les coups des "marianistes"), un grand nombre de ces soldats mercenaires: "[Il] fit son entrée dans la ville, escorté de gardes qu'il avait choisis parmi les esclaves venus à lui et qu'il appelait Bardyéens" (Plutarque, *Marius*, XLIII, 4). Ces gardes du corps originaires, semble-t-il, d'outre-Bidassoa semèrent alors un tel effroi dans la ville de Rome qu'ils finirent même par effrayer les complices de Marius.

Quelques auteurs ont également cru possible, quoique cela soit peu probable, qu'il se fût agi en réalité d'une peuplade originaire d'Illyrie. La plupart des savants versés dans ces questions considèrent cependant qu'il s'agit des Bardyètes de l'actuel Guipuzcoa (en ce qui concerne la difficile question de l'origine illyrienne de certains peuples antiques du Nord de la péninsule Ibérique cf. *infra*).

Leur comportement durant cette période fut en effet terrible. Ils employèrent le plus clair de leur temps passé à Rome à massacrer scrupuleusement et méthodiquement, entièrement dévoués qu'ils étaient à leur patron romain du moment, en faisant preuve de cet étrange fanatisme dont nous avons déjà parlé, tous les adversaires déclarés ou connus de Marius: "Ceux-ci massacrèrent un grand nombre de personnes sur un mot ou un simple signe de Marius, qui était pour eux un ordre" (Plutarque, *Marius*, XLIII, 5).

Ils allèrent même jusqu'à s'en prendre à "Ancharius, sénateur et ancien préteur, [qui] était venu trouver Marius et [comme] celui-ci ne répondait pas à son salut, ils l'abattirent devant lui, en le frappant de leurs épées" (Plutarque, *Marius*, XLIII, 5) — Ancharius était venu au Capitole en espérant que le caractère sacré du lieu serait pour lui une sauvegarde; Marius, le voyant s'avancer ordonna alors à ses gardes de le tuer.

La suite fut encore plus terrible: "Les corps sans tête jetés dans les rues et foulés aux pieds n'excitaient plus la pitié, mais provoquaient frisson et tremblement chez tous ceux qui les voyaient. Ce qui était le plus odieux au peuple, c'était l'atroce conduite de ceux qu'on appelait Bardyéens. Non contents d'égorger les maîtres dans leurs maisons, ils abusaient de leurs enfants et violentaient leurs femmes" (Plutarque, *Marius*, XLIV, 9, 10).

Les horribles excès commis par ces gardes du corps, que l'on tient communément pour les ancêtres des actuels Guipuzcoans, ayant fait naître, on l'a vu, les plus grandes craintes chez les propres alliés de Marius, principalement chez Cinna et le fameux Sertorius, ceux-ci prirent alors la décision, dans l'espoir de ramener le calme, de les faire massacrer par trahison. Plutarque raconte en effet qu'"on ne put arrêter leurs massacres et leurs pillages jusqu'au jour où Cinna et Sertorius s'entendirent pour les attaquer dans leur camp pendant leur sommeil et les tuer tous à coups de javalots" (Plutarque, *Marius*, XLIV, 10; voy. également du même auteur, *Sertorius*, V, 7).

La question illyrienne: problèmes et conjectures

Les événements rapportés par Plutarque nous renvoient indirectement à l'une des plus difficiles questions auxquelles aient été confrontés les érudits versés dans ce type d'études: celle de l'origine illyrienne de certains peuples de la péninsule Ibérique durant l'Antiquité. Il existait en effet en Illyrie un peuple appelé *Ardiaei*, *Vardaei* ou *Bardaei* habitant probablement en face de l'île de Pharos (petite île sur les côtes de Dalmatie, Méla, II, 7, 114; Pline l'Ancien, III, 152; Strabon, II, 5, 20; Ptolémée, II, 16, 9; c'est aujourd'hui l'île appelée Hvar, le long de la côte dalmate (act. Croatie), au nord du fleuve appelé la Neretva, voire peut-être plus au sud (Papazoglou, 1963, pp. 1-86).

Il s'agissait de l'un des nombreux peuples illyriens qui nous ait été donné de connaître d'après les textes classiques, à savoir en français académique les "Ardiéens", "Ardéens" ou "Vardéens", le nom apparaissant également sous les variantes *Ardayaei* et *Bardaēi*, c'est-à-dire "Ardyéens", "Bardéens"; parfois, ils sont également appelés dans les textes grecs Βαρδιαῖοι, *Bardiaei*, "les Bardières"; avec *i* au lieu de *y* (c'est-à-dire *υ* grec = *ou* puis par la suite *u* français) et sans *n*; ce nom apparaît toutefois dans les diverses éditions de Plutarque sous la forme Βαρδυαῖοι, *Bardyaei*, "les Bardyéens" avec *υ*.

Ils sont cités par plusieurs auteurs de l'Antiquité dont Théopompe (cet auteur, qui écrivait aux environs de l'an 340 av. J.-C., mentionne une victoire des Gaulois sur les "Vardiaïes", peuple illyrien des bords de l'Adriatique, cf. Théopompe, fragment 41: Müller, *fragmenta historicorum graecorum*, I, pp. 284-285, Paris, 1841), Polybe (ce dernier écrit quant à lui Ἀρδιαῖοι), Strabon (VII, 5; celui-ci les appellent tantôt Ἀρδιαῖοι, en latin *Ardiaei* d'après Tite-Live, *Ab Urbe condita*, XXVII, 30, tantôt Ουαρδιαῖοι; cette dernière constitue une variante que donne également Ptolémée où la semi-consonne initiale [w] apparaît encore conservée, cf. *infra*), Cicéron (*Epistolae ad diversos*, V, ep. 9, § 2; l'auteur les nomme *Vardaei*), Appien (*De rebus Illyricis*, X; l'auteur donne une forme Ἀρδεῖοι), Pline l'Ancien (III, 145) et Claude Ptolémée (*Géographie*, II, 15).

Gustave Bloch et Jérôme Carcopino (1937, p. 402) ont cru voir dans ce peuple illyrien les gardes du corps de Marius. Mais cette supposition est cependant tenue pour improbable par la plupart des historiens qui se sont penchés sur la question car il existe toute une série de faits qui ne plaident pas en sa faveur. D'une part, Marius n'aurait, pour autant qu'on le sache, jamais mis, au cours de sa longue et surprenante carrière militaire et politique, les pieds en Illyrie. L'Hispanie, en revanche, constitua toujours pour lui un terrain de prédilection puisque non seulement il y fit, alors à peine âgé de vingt-trois ans, ses premières armes auprès de Scipion durant le siège de Numance, mais en outre, par la suite, il occupa également dans ce pays de hautes fonctions lorsque "le sort lui assigna l'Espagne Ulérieure [où] on dit qu'il élimina les bandits de cette province dont les mœurs étaient encore brutales et sauvages [car] les Espagnols considéraient toujours le brigandage comme un très beau métier" (Plutarque, *Marius*, VI, 2).

Enfin, il existerait un dernier fait: ces Illyriens, des pirates qui écumèrent longtemps la mer Adriatique, furent vaincus et soumis en 135 av. J.-C. par le consul Fulvius Flaccus (Tite-Live, *Periochae*, LVI, 6: *Fulvius Flaccus cos. Uardeos in Illyrico subegit*, "Le consul Fulvius Flaccus soumit les Vardéens en Illyrie"): chassés de la côte, ils furent alors repoussés dans l'intérieur de la Dalmatie et sédentarisés sous la contrainte la plus sévère, ce qui provoqua aussitôt leur ruine; et la décadence de ce peuple, inexorable, fut dès lors extrêmement rapide. Ces événements ayant eu lieu plus de cinquante ans avant l'entrée dans Rome de ces fameux gardes du corps de Marius, il est peu probable d'après les auteurs versés dans ces questions que la peuplade illyrienne soumise par Flaccus fût en réalité à l'origine de ces scènes de terreur. C'est pourquoi, outre le fait au surplus que Marius, comme cela a déjà été souligné, n'avait, quant à lui, manifestement jamais mis les pieds en Illyrie,

la plupart des savants optent plutôt pour l'hypothèse qui voit en réalité dans ces Bardyètes des Bardyètes, autrement dit les Vardules du Guipuzcoa (Blázquez & Tovar, 1982, p. 79; Collins, 1991, p. 49; Caro Baroja, 1945, p. 216).

Les origines illyriennes certains peuples ibériques

Il existe toutefois une autre possibilité, envisagée notamment par plusieurs commentateurs: celle qui verrait dans les Bardyètes ou Vardules du Guipuzcoa une ramification d'une peuplade illyrienne; celle de ces fameux pirates de l'Adriatique. Les phénomènes migratoires, anciens et incontestables — concernant un ou des peuples dont une partie émigre à la recherche de nouveaux territoires — sont bien attestés au cours de l'Antiquité et n'ont en conséquence jamais fait véritablement débat parmi les historiens. Les exemples abondent et seuls de nos jours quelques auteurs, obnubilés qu'ils sont par certaines thèses, fussent-elles les plus singulières qu'il se puisse imaginer, entre autres les thèses dites "autochtonistes" en vogue actuellement, ont ignoré, délibérément ou non, de telles hypothèses, pourtant de loin les plus satisfaisantes si on s'en tient aux connaissances actuelles les plus sûres.

Il n'est pas impossible en effet que ces Bardyètes du Guipuzcoa, connus par la suite également sous le nom de Vardules, n'aient constitué en définitive qu'un rameau d'une tribu d'Illyrie qui se serait installée ultérieurement dans la Péninsule comme le laisserait supposer, entre autres, le cas de la peuplade "proto-illyrienne" des *Korkontoi* (forme "hellénisée") / *Corconti* (forme "latinisée") dont le nom se retrouve de nos jours dans celui d'un village cantabre appelé *Corconte* (province de Santander, village situé à l'est de la ville de Reinosa).

Or, les formes attestées, à savoir les formes "hellénisées" Βάρδου-[(ίτ)-αι] ou Βάρδου-[(ίτ)-αι]/ Βάρδου-[(αί)-οι] et "latinisée" *Bardy*-[ae-i], semblent impliquer une base originelle /bardu-/ (puis /bardy-/ ou /bardü-/) que paraissent confirmer les formes "latinisées" *Vardul-i*/*Bardul-i*, c'est-à-dire /bardu-l-/ > /bardü-l-/ à la suite d'un élargissement consonantique ultérieur en -l de la voyelle -u présente dans *Bard-u*. L'existence de différents suffixes dans un ou des noms à base identique et désignant une même ou plusieurs populations apparentées, ou tenues pour telles, est en effet un phénomène très courant durant l'Antiquité, c'est pourquoi on ne peut tirer aucune conclusion de l'existence de suffixes différents en ce qui concerne les "ethnonymes" *Bardy-éens* et *Bardy-ètes*.

Une des seules "certitudes" semblant apparaître dans le cas présent est que ces deux peuples, le "cantabro-pyrénéen" et l'illyrien, paraissent porter le même nom, et cela à l'instar de nombreuses autres peuplades de l'Antiquité dont il est probable, lorsque cela n'est pas tenu pour acquis, qu'elles étaient apparentées, ce qui constitue un argument en faveur de leur présumée parenté, à savoir en l'occurrence une parenté "illyrico-pyrénéenne" que nombreux savants du XX^e siècle, parmi les illustres au demeurant, n'avaient pas manqué de signaler à plusieurs reprises (Baldinger, 1971, p. 362; Pokorny, 1958, p. 93; ce dernier soulignait qu'"Antonio Tovar a clairement démontré que de fait on trouve des éléments balkano-illyriens authentiques parmi les populations préceltiques d'Espagne").

En outre, le nom de deux rois illyriens, les fameux Βάρδουλι-ς ou Βαρδύλλι-ς I et II des sources antiques, c'est-à-dire en latin *Bardyli-s* (où le υ grec ou upsilon, dont la prononciation, à l'origine, était [u]¹ et par la suite [y]², fut translittéré par la suite en alphabet latin au moyen du signe graphique ou lettre y) semble en constituer un autre exemple.

La forme latine *Bardyli-s*, en grec Βάρδουλι-ς ou Βαρδύλλι-ς (Plutarque donne à ce nom la consonne géminée -λλ-, en latin -ll-) constitue un nom de thème en -ι (en latin -i) décliné au nominatif de la troisième déclinaison grecque imparisyllabique, c'est-à-dire une forme munie de la dési-

nence -ς/-s, ce qui implique que le nom de ce personnage de l'Illyrie antique était probablement **Barduli*, c'est-à-dire **Barduli* (<**Bard-uli*), au moyen d'un suffixe *-uli* provenant de thèmes en *-u* développés à partir du suffixe *-li*, cf. Τύλλις, ville de Thrace, Βύλλις, ville d'Illyrie.

Les formes Βαρδύλλι-ς ou Βάρδυλι-ς/*Bardyli-s*, quant à elles, résultent de l'"hellénisation", et puis par la suite de la "latinisation", de cet "ethnonyme", c'est-à-dire après que le nom fut coulé dans le moule de la troisième déclinaison grecque au cas appelé nominatif.

Les Illyriens de l'Adriatique

Les Illyriens habitaient à l'origine au nord du fleuve Drin baignant l'actuelle ville albanaise de Shkodra (l'antique ville de *Scodra*), c'est-à-dire qu'ils habitaient *grosso modo* la partie méridionale de l'actuelle république du Monténégro, elle-même située au nord de l'Albanie. Plus tard, à la suite d'un phénomène relativement courant durant l'Antiquité, leur nom, dit éponyme, fut étendu à toutes les peuplades de la côte Adriatique, quelle que fût du reste leur origine, depuis, au nord, l'actuel fleuve appelé Krka (l'antique *Titius* situé à la hauteur *grosso modo* l'actuelle ville de Šibenik en Croatie) jusque, au sud, le fleuve appelé durant l'Antiquité *Thyamis* en face de l'île de Corfou (le fleuve grec appelé de nos jours Thiamis, à la frontière actuelle entre l'Albanie et la Grèce).

En grec ancien, le nom de leur contrée apparaît sous la forme Ἰλλυρία, en latin *Illyria*: un nom d'origine et de signification inconnues dont les auteurs de l'Antiquité se servaient pour désigner la partie septentrionale des Balkans englobant au cours de l'Antiquité les territoires appelés de nos jours la Croatie, la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine et l'Albanie. L'origine des Illyriens, obscure, est controversée — probablement des Proto-Indo-Européens, en partie du moins, mêlés à des populations pré-indo-européennes. C'est le peuple des *Hillurioi* ou Ἰλλυριοί dont parle Hérodote (III, 137); celui des *Hilurii* dans un des ouvrages de Plaute (*Menechmi*, "Les jumeaux", 235: *Illuri*, orthographe latine archaïque); c'est celui des *Illyrii proprie dicti*, "les Illyriens proprement dits" d'après Pline (III, 144). Méla, qui cite ce peuple en compagnie de sept autres, les mentionne également: *Dein sunt quos Illyrios uocant*, "puis viennent les Illyriens proprement dits" (Méla, II, 3, 56).

Les Bardules de Lusitanie

Pline l'Ancien cite également parmi les peuples lusitaniens "les Turdules dits Bardules"³. Les Turdules étaient à l'origine un peuple ibère établi dans la région de Cordoue et sur le bas-Guadalquivir. Ils étaient peut-être apparentés aux Turdétans. Une partie de ces Turdules ou Bardules s'installa en Lusitanie, sur la rive gauche du Douro, au sud-est de Porto, dans l'actuelle région portugaise de Viseu que traverse le fleuve *Vacua* des auteurs de l'Antiquité, l'actuel fleuve *Vouga*, puis par la suite dans le territoire galicien actuel en compagnie de populations celtiques originaires du sud de la Péninsule.

On connaît, grâce à Pline (III, 13), une description de leur territoire original: "Quant à la région qui s'étend du Bétis [act. Guadalquivir] au fleuve Ana [act. Guadiana], au-delà de ce qui a été précédemment décrit, elle s'appelle la Béturie; elle est divisée en deux parties et en autant de nations: les Celtiques, qui touchent à la Lusitanie et sont de la juridiction d'Hispalis (l'actuelle Séville), et les Turdules, qui sont voisins de la Lusitanie et de la Tarraconaise et dépendent de la juridiction de Corduba", c'est-à-dire l'actuelle ville de Cordoue, esp. *Córdoba*, nom dont la signification exacte n'est pas connue.

Au début de notre ère, Strabon relate en effet comment une partie des *Turduli* dits *Barduli* cités par Pline et des *Celtici* (Strabon, *Géographie*, III, 3, 4), originaires de la *Baeturia*, c'est-à-dire *grosso modo* l'actuelle Andalousie occidentale, s'était installée en Lusitanie et dans l'actuelle Galice, à son époque cet événement devant être encore relativement récent.

Le géographe grec indique en effet qu'une partie des Celtiques du bord de l'Ana ou Anās (Strabon, *Géographie*, III, 3, 4; l'"ethnonyme" Κελτικοί, lat. *Celtici* = /KELTIKI/ aurait signifié "apparentés aux Celtes, qui ont la manière des Celtes"), par la suite appelé Guadiana, ce fleuve ayant été rebaptisé par les Arabes *wadiana*, c'est-à-dire l'actuel *Guadiana*, "la rivière Ana" (la variante *Anās* qui alterne avec la forme *Ana* est une forme "hellénisée", c'est-à-dire coulée dans le moule de la déclinaison grecque, une forme reprise ensuite par le latin), "ayant participé aux côtés des Turdules à une expédition militaire dirigée contre cette région⁴, ils se révoltèrent après avoir franchi le cours du *Limaees* (et ses variantes attestées *Limaea* et *Limia*; il s'agit de l'actuel fleuve Lima situé au nord du Portugal). A la suite de cette révolte, comme ils avaient par surcroît perdu leur chef, ils seraient restés dans la contrée, c'est-à-dire *grosso modo* l'actuelle Galice, en s'y dispersant".

Étymologie de l'ethnonyme "Vardul-"/"Bardul-"

Les formes Βάρδυηται, Βάρδυιται (nominatif pluriel des noms masculins de la première déclinaison grecque correspondant également à la première des Latins), d'où est issue ultérieurement la forme "latinisée" *Bardyetae* (la forme grecque -ται > latin -*tae*, en français académique *Bardyètes*), constituent ainsi les variantes "hellénisées" d'une forme ibérique autochtone qu'on ne connaît pas, mais que nous pouvons reconstruire du point de vue théorique; une autre variante de ce nom est Βαρδύλλοι (nominatif pluriel des noms masculins de la deuxième déclinaison grecque correspondant également à la deuxième des Latins), en latin *Vardūli* d'après Pline l'Ancien que l'on retrouve, on l'a vu, dans le nom des *Bardūli*, peuple de Lusitanie.

On sait que le latin rendait au moyen de la graphie *y* la lettre grecque *υ* qui représentait un son proche du *u* français. La terminaison autochtone, c'est-à-dire ici en l'occurrence "ibérique", -*etes* (à savoir **-ēt-es*), attestée par ailleurs, notamment dans le nom des *Cariētes* (les *Cariètes* de Pline l'Ancien, III, 6, c'est-à-dire les Καριστοί ou *Caristes* de Ptolémée, II, 6, 64, qui habitaient l'actuelle Biscaye) et des *Ilergètes* (la forme "latinisée" *Ilergetae* constitue ici aussi une adaptation d'une forme "hellénisée" en ηται où η grec = *ē* long latin; les *Ilergètes* habitaient les actuelles provinces de Lérida et de Huesca) étant d'origine incertaine, c'est-à-dire notamment, entre autres, mais pas seulement, "ibérique", celle-ci implique l'existence d'un prototype **Bard-u-ēt-es* ou **Vard-u-ēt-es* à l'origine des formes "hellénisées", puis "latinisées", citées auparavant. On ne sait pas pourquoi les auteurs de l'Antiquité cessent à un moment donné d'utiliser la première forme en -*ēt-es* au profit de la seconde en -*ūli* dont la structure est cependant, quelle que fût la raison de ce changement, également préceltique ou "méditerranéenne": *vard-*, c'est-à-dire [ward-]/*Bard-*, -*ūli*- selon Pline l'Ancien; *Vardūlli* d'après Méla. Le nom est muni ici du suffixe "méditerranéen" -*ul* qu'il ne faut pas confondre avec le suffixe latin ayant une valeur diminutive -*ulus*.

Ce suffixe "méditerranéen" -*ul* (< -*u-l*), var. -*e-l*, sert depuis l'Antiquité à former des ethniques en Ibérie occidentale (act. Espagne et Portugal) et en Ligurie, en Ibérie orientale ou caucasienne (act. Géorgie) et en Afrique du Nord. En langue géorgienne on a des termes tels que *rus-u-li*, "russe" (adjectif), *Guri-e-li*/*Gur-u-li*/*Gori-u-li*, "originaire de Gori/Gourie" (ethnique), etc. qui, d'après Alfredo Trombetti, "ricordano i nomi etnici in -u-li dell'Iberia e dell'Africa" (Trombetti, 1942, p. 90).

Les autorités les plus qualifiées en phonétique latine (Kent, 1945, §§ 44, 48, 49, 61, 78; Sturtevant, 1940, pp 38–44; Jungemann, 1955, pp. 345–353, §§ 4, 5; Niedermann, 1997, p. 9, § IV, 2, 104–111, §§ 55–60) admettent d'ordinaire que le phonème du latin classique appelé "v consonne" avait, au moins jusqu'au premier siècle ap. J.-C., la valeur d'une semi-voyelle ou semi-consonne, c'est-à-dire la forme consonantique d'un *u* [w] (comme le son de l'*ou* français dans *échouer*, prononcé *échwé* = [ešwe], voire le second son de *moi* = [mwa]), époque à laquelle il commença à être articulé en tant que fricative bilabiale [β] comme dans le mot espagnol *beber* = [beβer]; *ha bebido* = [aβeβido], "il a bu" — comme on le sait le premier alphabet latin ne comptait que vingt-trois lettres: *A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T V X Y Z*; en effet, le graphème *U* n'existait pas encore. La graphie *V* en capitale servait donc à la fois pour noter la voyelle /w/ et la semi-consonne ou semi-voyelle /u/ dans, par exemple, l'inscription *VICINVS* = /wikinus/ où la graphie *V* notait à la fois /w/ initial et /u/ vocalique.

La difficulté réside dans le fait suivant: comment faut-il expliquer la présence d'une semi-consonne initiale [w-] tant en latin qu'en grec — langue grecque dans laquelle l'astronome et géographe Claude Ptolémée cite une forme *Ουαρδ-*[ουλ-(ών)] au lieu de la forme *Βαρδ-*[ούλ-(ους)] citée par Strabon?

La réponse ne peut être, semble-t-il, que la suivante: la semi-consonne latine *u* [w] a été adaptée en grec au moyen des graphies *ου* ou *β*, parfois *υ*, ce qui explique les graphies grecques, à savoir "hellénisées", *Ουαρδ-* et *Βαρδ-* mentionnées auparavant en regard de la forme *Vard-* [ward-] que donnent pour ce nom de peuple pyrénéen les auteurs latins, mais également le fait que les noms latins, entre autres, *Välens*, *Värentiä*, *Vēnēti*, *Vārus*, *Vērus*, *Vērres*, *Vēsūvius*, etc. aient été adaptés en grec sous les formes respectives *Οὐάλης*, *Οὐαλεντία*, *Βένετοι* (ou *Ουένετοι*), *Ουαρος*, *Βηρος*, *Βέρρης*, *Βέσβιον*, etc.

Par conséquent, en théorie du moins, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la forme "latinisée" *Vardul-*, considérée alors comme étant la plus ancienne, ait été retranscrite par la suite en grec *Ουαρδ-* ou *Βαρδ-*. En ce qui concerne la forme latine *Vardūli*, l'évolution n'a pu être que celle-ci: [ward-] > [βard-] (fricative bilabiale) > [bard-].

Peut-on dès lors rattacher cet "ethnonyme" à un terme basque connu?

A notre connaissance, il n'existe qu'une seule possibilité ayant quelque vraisemblance: celle qui verrait dans ce nom une variante, ou plutôt le prototype, d'un terme, actuellement guipuzcoan, que cite le dictionnaire d'Azkue, à savoir *mardul*, lequel signifie "robuste, ferme, gaillard, qui a de la valeur; esp. robusto, lozano, rollizo, gordo, toda cosa que crece con fuerza". Il s'agit d'un mot basque dont l'origine est mal établie, probablement "pré-indo-européenne", en conséquence "inconnue", et impliquant d'après la présente hypothèse un prototype non attesté **bard-ul* > *mardul* et cela à la suite d'un phénomène de nasalisation de la consonne initiale, relativement fréquent en langue basque: *b-* > *m-*. Le prototype **bard-ul*⁵ devrait alors, d'après cette hypothèse, résulter, on l'a vu, d'une base **ward-* que paraissent prédire les formes, attestées dans les sources classiques, *Vard-ul*/*Ουαρδ-* — d'où, en ce qui concerne ce terme euskarien, l'évolution phonétique qui suit: **ward-ul* > **bard-ul* > *mardul*. Existait-il en "proto-basque" des semi-consonnes *w-* à l'initiale? L'hypothèse, pour théorique qu'elle puisse nous paraître, n'en resterait pas moins vraisemblable. Quoi qu'il en fût, en basque *m-* correspond la plupart du temps à l'initiale latine *u-* [w-]: lat. *uindicare* > *bendekatu*/*mendekatu*, "venger", etc. (Michelena, 1990, p. 268, § 13.6).

A ces subtilités d'ordre phonétique viennent en outre se greffer toute une série de considérations de type onomastique: l'étude des noms de peuples, c'est-à-dire des "ethnonymes", est en effet délicate car la plupart du temps il se peut qu'on ait en réalité affaire au nom par lequel les voisins de ces peuples désignaient les populations en question, ici en l'occurrence ces fameux Vardules, au lieu

de celui que ces groupes humains se donnaient eux-mêmes dans leur langue. Il est ainsi difficile de répondre à la question qui suit: comment se désignaient dans leur langue les *Varduli*?

Pour pouvoir répondre à cette question, il faudrait, entre autres, connaître la nature de la ou les langues parlées par ces mêmes Vardules, ce qui à l'aube du XXI^e siècle, reste une énigme. Car contrairement à ce qu'affirment parfois certains auteurs, en faisant preuve d'un manque de prudence pour le moins surprenant, il est loin d'être acquis que les ancêtres des Guipuzcoans actuels, ou tenus pour tels, fussent des "proto-bascophones", c'est-à-dire en quelque sorte des "proto-Basques".

Cela pourra en effet surprendre à bien des égards l'"honnête homme" intéressé par l'histoire de ces contrées basques, et cela d'autant plus que les Guipuzcoans contemporains représentent à l'heure actuelle pour le grand public ainsi que pour de nombreux auteurs, l'archétype même de l'"Être basque", le Basque par définition, par antonomase — cela étant probablement dû, entre autres, à la centralité géographique qui est celle de cette petite province basque. Cette hypothèse sur la "non-basquité" linguistique des Vardules implique évidemment, on l'a vu, que le prototype supposé de ce terme basque *mardul* (< *ward-ul ?) cité auparavant, terme basque dont aurait alors été affublée cette antique peuplade habitant l'actuel Guipuzcoa, leur aurait été attribué par leurs voisins "proto-bascophones", c'est-à-dire probablement les Vascons de l'époque.

***Bardus*: ancêtre éponyme, mythique ou réel, des Vardules**

La possibilité d'une étymologie à partir du basque ou du "proto-basque" n'est pas la seule envisageable car l'existence d'un anthroponyme *Bardus* en Illyrie (Caro Baroja, 1945, p. 217), peut-être à l'origine de l'actuel anthroponyme albanais *Bardh*, issu du terme *bardhë*, "blanc", ainsi que l'existence dans la péninsule Ibérique durant l'Antiquité d'un anthroponyme *UARDUS* ayant peut-être une origine différente, ne semblerait pas, il est vrai, plaider en faveur d'une explication à partir du basque ou "proto-basque". Ce nom apparaît dans une inscription du début de notre ère (Trombetti, 1942, p. 68). Cet anthroponyme est également attestée dans le Caucase: un écrivain arménien du XIII^e siècle, Samuel d'Anian, suppose qu'au VI^e siècle la grande Arménie (la Persarménie de Procope) eut pour prince un certain *Vardus*, successeur de Vahan, qui avait régné trente et un ans. L'ancien nom du Gard, affluent du Rhône, était également *Vardo*, V^e siècle, d'un prototype *Vardu-* (Dauzat, Deslandes & Rostaing, 1978, p. 48).

Les hypothèses "pré-indo-européennes"

Pour expliquer le nom de peuple pyrénéen *Varduli*, lusitanien *Barduli*, il existerait également plusieurs autres possibilités.

Elles se construisent à partir des racines suivantes:

- 1) La racine *BaR(R)-, "rocher; hauteur, élévation de terrain", var. *BaL-/*BaL-T-/*BaL-D-/*BeL(L)-/*BeR- avec l'alternance bien connue *l/r* (Rostaing, 1973, pp. 78-97) ainsi que *BARRA, "barre, barrière; hauteur formant barrière" (cf. le nom des *Berones*, "les Bérons", mod. *Riojanos*, "habitants de la Rioja", *supra*; voy. également le prototype **bárr-ül-is* < act. Barles, *supra*).
- 2) La racine *BART(U)/*BARD(U), "boue, limon" < *BARR(UM), "id.". Elle se rencontre en gallo-roman (ancien provençal *bart*, "boue, limon; bouche ou bauge qu'on emploie au lieu de

mortier; dalle à paver"; ancien landais "torchis"; languedocien *bard*, "boue, limon"; provençal moderne *bard*, "argile; dalle à paver"; haut-auvergnat *bart*, "mortier"; Lozère, Aveyron *bart*, "argile"; Aveyron, "terre à briques ou à tuiles"; Tarn *bart*, "argile, glaise"; bas-limousin, "terre grasse, argile"; Toulouse *bard*, "fange, boue, limon, bauge"; béarnais *bard*, "boue, terre détrempeée pour faire le torchis"; gascon *bard*, "boue, mortier de terre"; d'où le féminin landais *barte*; Hautes-Pyrénées *bardo*, "limon", etc., mais aussi dans le domaine ibéro-ligure: aragonais *bardo*, "boue, limon", espagnol *bardoma*, "boue, ordure", etc.; c'est de **barro*, "boue" que vient l'espagnol *barraca*, primitivement "hutte en torchis" passé à l'italien *baracca*, d'où le français *baraque* à la fin du XV^e siècle (Flutre, 1957, pp. 40–41); en basque *barta*, *bartha*, "boue, fange"; *bartale*, "marécage"; *bartalatu*, "se rouler dans la boue".

Plus probable — car les hypothèses construites à partir des racines suivantes paraissent mieux s'ajuster à la forme Ουαρδ-ουλ-(ών) que cite, on l'a vu, Ptolémée:

3) La racine **VaR-* (à l'initiale, les auteurs versés dans ces études utilisent indistinctement les graphies *v-/u-/w-* pour retranscrire le son [w-]) à valeur hydronymique et une autre racine ayant une valeur oronymique **VaL-/ *VeL-/ *VeR-/ *VōL-/ *VūL-*. Johannes Hubschmid (cité par Flutre, 1957, p. 302) suppose que **war-* est la forme primitive, c'est-à-dire antérieure à **wer-*, qui serait en conséquence secondaire et en découlerait, et que le territoire d'origine de cette racine **war-* serait le domaine linguistique vénéto-illyrien, d'où elle se serait répandue sans le Sud de la Gaule et aurait gagné vers le Nord. Rostaing considère que l'origine pré-indo-européenne de ces racines est assurée. Il cite, entre autres, les *Varduli*, peuple de la Tarraconaise (Rostaing, 1973, p. 297). Cette racine **uar-* et ses variantes **uer-*, **uor-*, **ur-*, "eau, pluie, rivière" est cependant considérée par certains auteurs comme étant une racine "paléo-européenne", c'est-à-dire appartenant au vieil indo-européen (Krahe, 1964, pp. 38–40; Villar, 1996, p. 174).

Les Vardules "disparaissent" au V^e siècle

Les Vardules sont cités pour la dernière fois en l'an 456, à l'époque du roi wisigoth Théodoric. A l'époque les côtes de Galice avaient été envahies par les Hérules, un peuple de l'Océan germanique dont on croit que la capitale était Mecklembourg⁶. Ces pirates germaniques avaient pris terre en Galice du côté de Mondoñedo, dans la région de Lugo. Forcés de se rembarquer face à la résistance des populations locales, ils se portèrent alors sur le pays des Vardules dont ils ravagèrent les côtes. C'est grâce à la *Chronique* de l'évêque Hydace, témoin direct de ces événements, que nous avons connaissance de ces faits (*Chronique*, 171):

"Amenés par sept navires, des Hérules, environ quatre cents hommes armés légèrement, débarquent par surprise sur la côte de Lugo. Ils sont repoussés par la foule qui s'était rassemblée mais ne perdent que deux hommes; en rentrant chez eux, ils ravagent avec la plus grande férocité les localités maritimes des Cantabres et des Varduli".

Dans le texte:

"De Erulorum gente septem nauibus in Lucensi litore aliquanti aduecti, uiri ferme CCCC expediti, superuentu multitudinis congregatae duobus tantum ex suo numero effugantur occisis: qui ad sedes propias redeuntes Cantabriorum et Vardulliarum loca maritima crudelissime depraedati sunt".

C'est la dernière fois que les sources historiques citent ce peuple pyrénéen. A ce jour, la "disparition" des Vardules constitue une énigme historique que la communauté savante n'a pas su résoudre. Les populations de l'actuel Guipuzcoa auraient-elles été attaquées et soumises par leurs voisins, les Vascons? Cette hypothèse a en effet été sérieusement envisagée par divers historiens.

NOTES

- * IKER – Centre de recherche sur la langue et les textes basques, Baiona/Bayonne.
- ¹ C'est-à-dire υ upsilon =/u/, autrement dit l'équivalent du *ou* du mot français *chou*, *mou*, etc., voire du *u* du basque *inguru*, "autour" ou du *u* de l'espagnol *butaca*, "fauteuil". A l'origine, les Grecs prononçaient donc le nom de ce roi *Barduli-s*. Par la suite, ce/u/sera prononcé [y] par les Grecs, en particulier à Athènes, c'est-à-dire au moyen d'un son proche du *u* français qui par la suite sera translittéré *y* en latin – c'est pourquoi l'Alphabet phonétique international (API) utilise le signe graphique *y* pour rendre le son *u* du français.
- ² C'est-à-dire *grosso modo* l'équivalent approximatif du son *u* du français *jus*, *bulle*, *salut*, etc., voire du *ü* souletin (à savoir /y/ dans l'alphabet phonétique international et /ü/ dans l'alphabet dit "machine à écrire" qui a également été utilisé en Pays Basque pour noter le /ü/ du dialecte souletin); les Athéniens de l'Antiquité devaient en effet prononcer le nom de ce roi *Bardylis* ou *Bardüli-s*.
- ³ Description de Pline l'Ancien, IV, 118, à savoir: *Turduli qui Barduli [cognominatur]*; deux leçons du texte de Pline ont été envisagées: l'une, celle de Mayhoff, opte pour une leçon, probablement erronée, *Bardili* – il signale cependant dans ses notes la forme *Barduli*; l'autre, celle d'Emile Littré, qui se base sur le texte du jésuite Hardouin, donne une forme *Barduli*. Dans la province de La Corogne, on trouve une paroisse appelée *San Xoán de Bardullas*, nom tenu pour préceltique et impliquant vraisemblablement, d'après la phonétique historique du galicien, un prototype **Vardulias* puis **Bardulias*. Dans les Asturies un village porte le nom de *Bardulés*, autrefois *Uardoles*, sans date, forme médiévale qui, d'après la phonétique historique de l'asturien, semble postuler quant à elle un prototype latin **Vardulensis*, "originaire de *Vardulia*" (García Arias, 2000, p. 324). Ces noms de lieux devaient probablement s'appliquer à des endroits peuplés par des individus d'origine vardule au sens antique du terme ou bien, plus probablement, à des populations originaires de la *Vardulia* ou *Bardulia* médiévale – installés en Galice et dans les Asturies à l'époque de la Reconquête? Le nom apparaît également au pluriel dans les sources médiévales: *Vardulias/Bardulias*; les *Annales Compostellanes* mentionnent en effet un musulman appelé *Albutaman*, lequel fut tué au début du IX^e siècle *quando venit in Bardulias* (trad. litt. "les Bardulies"), un territoire englobant au Moyen-Âge, semble-t-il, quoique le sujet soit complexe et controversé, non plus le pays des Vardules de l'Antiquité, c'est-à-dire *grosso modo* l'actuel Guipuzcoa, mais au contraire le territoire de la Castille primitive, à savoir le Nord de l'actuelle province de Burgos et cela à la suite d'un "transfert territorial" dont les véritables raisons échappent à la communauté savante: *Bardulia quae nunc appellatur Castella*, Chroniques d'Alphonse III, IX^e siècle. Ce dernier sujet, d'une grande complexité, ne sera pas abordé dans le cadre de cette étude.
- ⁴ La *Callaecia* romaine (avec par la suite sonorisation de l'initiale: *Callaecia* > *Gallaecia*, en grec *Καλλαικία* où habitaient les *Καλλαικοί*, les "Galiciens" de l'Antiquité) relevant encore à l'époque du point de vue administratif de la Lusitanie.
- ⁵ Dans le domaine de la toponymie "pré-indo-européenne", on trouve le nom de village provençal *Barles*, autrefois *de Barrulis*, 1351, lequel semble postuler un prototype **bárr-il-is* (Rostaing, 1973, pp. 89-90). Or, d'après ce que l'on sait de la phonétique préceltique, de *Barr-ul-* à *Bard-ul-* il n'y aurait qu'un pas étant donné que le passage de *-rr-* à *-rd-* est, nous dit Rohlfs, "certainement un fait provenant de l'articulation préromane" (Rohlfs, 1970, p. 150, § 466) comme cela est probablement le cas pour les vocables basques *xingurri/xingurdi*, "fourmi", etc. Il s'agirait d'après Rostaing de la racine "pré-indo-européenne" **bar(r)*, "rocher, hauteur" (cf. la racine préceltique présente dans l'irlandais *barr*, "sommets").
- ⁶ De nos jours, la région de Mecklenburg-Vorpommern, dont le nom traditionnel français était autrefois Mecklembourg-Poméranie-antérieure, est appelée de nos jours Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, sur la Mer Baltique. D'après Tranoy "les Hérules venaient du Danemark oriental ou du Halland suédois", cf. *infra*, Hydace, *Chronique*, t. 2, n. 219, § 171, 1, pp. 102-103.

BIBLIOGRAPHIE

- BALDINGER, Kurt (1972) - *La formación de los dominios lingüísticos en la Península Ibérica*. Madrid: Gredos.
- BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, José María; TOVAR LLORENTE, Antonio (1982) - *Historia de la Hispania romana*. 3.^a ed. Madrid: Alianza.
- BLOCH, Gustave; CARCOPINO, Jérôme (1935; 2^e éd. 1937) - *Histoire de la République romaine de 134 à 44 av. J.-C.*, 2. Paris: Presses Universitaires de France.

- CARO BAROJA, Julio (1945) - *Materiales para una historia de la lengua vasca en su relación con la latina*. Salamanca: Universidad.
- COLLINS, Roger (1986) - *The Basques*. Oxford: Blackwell; version française, *Les Basques*. Paris: Perrin, 1991.
- DAUZAT, Albert; DESLANDES, Gaston; ROSTAING, Charles (1978) - *Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes en France*. Paris: Klincksieck.
- FLUTRE, Louis-Fernand (1957) - *Recherches sur les éléments prégaulois dans la toponymie de la Lozère*. Paris: Les Belles Lettres.
- GARCÍA ARIAS, Xosé Lluís (2000) - *Pueblos asturianos: el porqué de sus nombres*. Gijón: Alborá Llibros.
- JUNGEMANN, Frederick H. (1955) - *La teoría del sustrato y los dialectos hispanoromances y gascones*. Madrid: Gredos.
- KENT, Roland G. (1945) - *The sounds of Latin*. Baltimore, MD: Waverly Press.
- KRAHE, Hans (1964) - *Unsere ältesten Flussnamen*. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- LASSERRE, François (1966) - *Strabon, Géographie*. T. II. Paris: Belles-Lettres.
- MICHELENA ELISSALT, Luis (1990) - *Fonética histórica vasca*. San Sebastián: Gipuzkoako Foru Aldundia.
- NIEDERMANN, Max (1997) - *Précis de phonétique historique du latin*. 5^e éd. revue et augmentée. Paris: Klincksieck.
- PAPAZOGLU, Fanoula (1963) - Sur le territoire des Ardiéens. *Zbornik Filozofskog Fakulteta*. Beograd. 7, pp. 1–86 (en serbo-croate, avec résumé français, pp. 84–86).
- POKORNY, Julius (1958) - *Die Orts- und Flussnamen der Urnenfelderkultur*. In PUCHNER, Karl, ed. - *VI. Internationaler Kongress für Namenforschung. München: 24.–28. August 1958. Kongressberichte. Band II*. München: Bayerische Akademie der Wissenschaften, pp. 604–607.
- ROHLFS, Gerhard (1970) - *Le Gascon. Etudes de philologie pyrénéenne (avec 3 cartes)*. 2^e édition, entièrement refondue. Tübingen: Max Niemeyer; Pau: Marrimpouey Jeune.
- ROSTAING, Charles (1950; 1973) - *Essai sur la toponymie de la Provence depuis les origines jusqu'aux invasions barbares*. Paris; Marseille: Laffitte Reprints.
- STURTEVANT, Edgar H. (1940) - *The pronunciation of Greek and Latin*. 2^e éd. Philadelphia, PA: University of Pennsylvania.
- TRANOY, Alain (1974) - *Hydace: Chronique*. Paris: Les Editions du CERF.
- TROMBETTI, Alfredo (1942) - *Saggio di antica onomastica mediterranea. Seconda edizione a cura e con introduzione di Carlo Battisti e indici di Jolanda Martini*. Firenze: Rinascimento del Libro.
- VILLAR LIÉBANA, Francisco (1996) - El teónimo lusitano *Reve* y sus epítetos. In MEID, Wolfgang; ANREITER, Peter, eds. - *Die grösseren altkeltischen Sprachdenkmäler. Akten des Kolloquiums Innsbruck, 29. April–3. Mai 1993*. Innsbruck: Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, pp. 160–211.